

Bruno Bartolini

Les mésaventuriers du crash perdu



Prologue

La sonnerie du réveil, des plus désagréables – une sorte de crissement insupportable, apte à vous faire avouer n'importe quel crime, même le plus atroce, quitte à finir votre vie derrière les barreaux de la plus sordide des prisons, – tira Nono en sursaut de son sommeil. A tâtons, grommelant et jurant tout ce qu'il savait, il se mit en quête du maudit appareil mais, lorsque sa main le trouva enfin, celui-ci lui échappa et, comme pris d'une envie soudaine de jouer avec celle-ci, l'esquiva et se retrouva aux pieds de la table de chevet en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour le dire, dans un fracas métallique qui, pour un Nono dont l'esprit venait à peine d'esquisser une ébauche d'éveil, eût fait passer un tremblement de terre de force neuf sur l'échelle de RICHTER pour le craquement à peine perceptible d'un rameau sec sous la semelle en caoutchouc de la chaussure d'un marcheur en sous-bois.

Il retint sa respiration puis, au bout de quelques secondes, rassuré à la pensée que cet engin de malheur n'avait pas réveillé sa femme, il tendit à nouveau le bras en direction de l'appareil récalcitrant qu'au bout de plusieurs tâtonnements il put enfin saisir et mettre ainsi fin au braillement infernal.

– Mais enfin qu'est-ce que tu fais ? Demanda Zaza en se retournant tout en grommelant... Tu crois que c'est l'heure de jouer ?

L'heure... Mais oui, au fait... Quelle heure pouvait-il bien être ? Huit heures ? Huit heures et demi ? Il tendit à nouveau la main vers le réveil. Soudain ce fut la sonnerie, plus agréable, du téléphone, qui retentit en provenance du bureau juste à côté.

– C'est pas vrai ! Qui est-ce qui peut bien nous appeler à cette heure ci ?

– Mais enfin qu'est-ce que tu es encore en train de fabriquer ? grommela à nouveau Zaza. Tu crois que c'est l'heure de faire un chambard pareil ? ajouta-t-elle, se retournant de l'autre côté pour tenter de se rendormir.

– Justement, répliqua Nono quelque peu agacé, se levant tant bien que mal dans l'intention d'aller décrocher cette saleté de sans fil qui, sinon ne tarderait pas à lui faire « péter un câble ; » le problème c'est que j'ignore totalement quelle heure il peut être. Sur ce, il se dirigea du plus rapidement qu'il put vers le bureau dans l'espoir de mettre enfin un terme au

calvaire que cet engin de malheur lui faisait endurer. Il parvint enfin à hauteur du combiné et tendit alors la main en sa direction dans le but de pouvoir enfin décrocher et ne plus entendre cette saloperie de sonnerie qui, bien qu'elle fût plus agréable que celle du réveil, n'en restait pas moins stressante, qui plus est au saut du lit. Sa main n'était donc plus qu'à deux doigts de saisir l'appareil, lorsque la sonnerie s'interrompit brusquement, ce qui eut pour effet instantané de laisser échapper à nouveau un chapelet de jurons de la bouche de Nono.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive encore ? Cette fois-ci Zaza s'était découverte et, renonçant, la mort dans l'âme, à toute tentative pour se rendormir, de toute façon vouée à l'échec, s'extirpa tant bien que mal du lit d'où irradiait encore la douce chaleur de sa place dorénavant vacante.

– Rien, rien.

– Ah, oui, mais bien sûr. Quelle idiote. Je me demande bien pourquoi je te pose la question. Un bâillement l'interrompit brusquement et l'empêcha d'articuler correctement la fin de sa phrase, dont elle ne fut d'ailleurs pas sûre que Nono l'eût intégralement comprise. – Tu es là de bon matin, reprit-elle d'un air agacé, tout seul devant ce téléphone, à vociférer et proférer des chapelets de jurons tous plus vulgaires les uns que les autres et dont j'ignorais même pour certains jusqu'à leur existence, comme ça, sans raison particulière, uniquement par pur plaisir.

– Mais non, bredouilla Nono, tout à fait conscient de l'exaspération de sa femme. C'est cette saleté de téléphone. Il... Il s'arrête de sonner pile poil au moment où je tends la main dans sa direction pour décrocher.

– La belle affaire. Elle avait pris un air faussement dépité. Attends, laisse moi réfléchir un peu à une possible solution. Et si tu attendais un peu à côté. Elle affichait cette fois-ci un air franchement moqueur qui n'échappa pas à Nono qui se contenta pour toute réponse de lui adresser un gna-gna-gna grimaçant. Et je t'en prie, ajouta-t-elle, maîtrise toi un peu. Ne commence pas à bégayer au moindre signe d'agacement.

La sonnerie reprit et, cette fois ci Nono ne lui laissa pas la moindre chance de sonner une fois de plus. Il se jeta dessus à la vitesse de l'éclair.

– Allo... Oui, lui-même... Ah, Stéphane. C'est vous. Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnu... Ah-bon? Le son de sa voix sembla changer imperceptiblement sans que Zaza ne fût capable de savoir si c'était bon signe ou non. Vous êtes sûr? Oui? l'intonation avait bien changé, mais Zaza n'était toujours pas capable de dire pourquoi. Super! Cette fois ci, plus de doute, c'était bon signe. Cinq-cent-mille exemplaires! Nono semblait prêt à exploser de joie. Cinq-cent-mille exemplaires, répéta-t-il, l'air incrédule. Tu as entendu ça, demanda-t-il à Zaza qui acquiesça, l'air tout aussi ébahie que lui.

Il n'en revenait vraiment pas et dut demander à nouveau confirmation à son interlocuteur pour être sûr que ce que celui-ci venait de lui annoncer n'était pas le pur fruit de son imagination par trop débordante. Une fois rassuré, il raccrocha enfin le sans fil après avoir chaleureusement remercié son interlocuteur et lui avoir promis de ne pas oublier de tenir une bouteille de bon champagne au frais afin de fêter la bonne nouvelle avec lui dès qu'il viendrait leur rendre visite.

– Tu as entendu ?

– Oui. Elle lui adressa un sourire complice.

– Tu te rends compte, Stéphane ROY, mon éditeur, vient de m'appeler (il la prit sous les aisselles, la décolla du sol et la plaqua contre lui pour la faire virevolter dans le même élan d'enthousiasme) pour m'apprendre que mon deuxième bouquin vient d'atteindre les cinq-cent-mille exemplaires, continuait-il sans arrêter son tourbillon infernal qu'il ne daigna interrompre qu'au bout de quelques secondes qui, pour Zaza, parurent interminables et dont c'est toute vacillante qu'elle sortit lorsqu'enfin ce terrible supplice se termina.

– Oui, oui.... J'ai entendu, rétorqua-t-elle dans un état quasi second.

– Eh-bien, quoi ? Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer.

– Bien sûr que si, mais je voudrais t'y voir, toi, si tu venais d'être relâché du « tourbillon de la mort » qui venait de t'enlever quelques secondes avant.

– Oh, toi alors, il faut toujours que tu exagères.

Plutôt grand (il mesurait dans les un mètre quatre-vingt-dix) et plutôt costaud (il pesait dans les cent kilos tout en muscles) Nono pouvait quelquefois se montrer brutal sans qu'il s'en rendît compte. Mais loin de lui l'idée de vouloir faire ne serait-ce qu'un peu de mal à sa femme qui, bien que solidement charpentée pour une femme (elle mesurait environ un mètre soixante-cinq pour environ cinquante-cinq kilos) ne faisait pas le poids contre lui.

– Désolé, reprit-il. Je me suis laissé emporter par mon enthousiasme. C'est tellement génial. Je ne m'attendais pas à un tel succès. Tu te rappelles, le premier bouquin n'avait fait que la moitié de ce résultat et j'étais déjà très heureux. J'allais enfin pouvoir vivre de ma passion et toi tu allais enfin pouvoir quitter ton travail pour rester à la maison et t'occuper de ton jardin et de tes fleurs et là, alors que nous n'avons pas encore dépensé la moitié de ce qu'il nous a rapporté, nous voilà à nouveau sur le point d'acquérir une somme d'argent encore plus importante.

– Alors on va pouvoir se l'offrir ce voyage en Egypte ?

Un grand sourire illumina aussitôt son visage.

– Bien sûr que oui, sans problème.

Zaza avait toujours émis le souhait de partir faire une croisière sur le Nil mais, peu habituée qu'elle était à pouvoir s'offrir ce qui lui faisait plaisir, obligée qu'elle avait été jusque là de toujours vérifier les comptes où,

inlassablement, il ne restait que le strict nécessaire pour faire le tour du mois (en se gardant bien, surtout, de dévier un tant soit peu de la ligne à suivre.)

Nono prit sa femme dans ses bras. il avait grand besoin d'un gros câlin pour pouvoir partager cet instant de bonheur avec l'une des personnes qu'il aimait le plus au monde, en tout cas la seule qu'il aimait de cet amour là.

Zaza ne se fit bien sûr pas prier et s'abandonna dans les bras de son mari, s'enivrant de son parfum qu'elle affectionnait par-dessus tout pour une raison qu'elle ne saurait expliquer. Nono, lui, ne comptait pas non plus perdre une miette de cet instant privilégié partagé avec son épouse adorée.

Soudain, après avoir vérifié de façon concrète ce que lui disait son intuition, ainsi qu'une prééminence de plus en plus prononcée à l'endroit de la braguette de Nono, Zaza se recula en faisant onduler voluptueusement son corps, commençant à se déshabiller tout en se dirigeant vers la chambre où, après s'être retrouvée en nuisette sexy, elle monta sur le lit tout en adressant à Nono un de ces regards qu'il connaissait si bien et qui ne lui laissait rien ignorer de ses intentions. Elle était à présent parvenue au lit et était montée dessus, s'apprêtant à prendre une pose alanguie, lorsque soudain...

– Ne bouge plus, lui ordonna soudain Nono à voix basse. Et ne te retourne pas, ajouta-t-il, sans élever la voix.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Elle n'était pas rassurée, car elle avait une idée de ce que son mari venait de voir, mais elle préférait ne pas y penser.

Nono était maintenant devant sa table de chevet. Il y prit le verre qui s'y trouvait en permanence, celui qui servait à capturer les araignées.

– Elle est vraiment grosse ? Elle n'osait toujours pas se retourner.

La tégeñaire était effectivement de bonne taille, mais c'était normal, vu que c'était une femelle, ce que Nono avait remarqué en voyant le gros abdomen prolongeant le non moins gros thorax d'où partaient les huit pattes aussi longues que des doigts humains adultes et grosses comme des aiguilles à tricoter pour grosses mailles. Retenant sa respiration, Nono s'approcha, le verre retourné dans sa main droite, le pointant en direction de l'animal qui, immobile, les pattes rabattues le long du corps dans une attitude où semblaient se mêler une envie de fuir rapidement et une peur paralysante, semblait le regarder de ses huit yeux, se demandant bien ce que cet être gigantesque qui brandissait un énorme récipient de taille à l'engloutir tout entier, pouvait lui vouloir. Soudain, rapide comme l'éclair, mais avec tout de même les précautions nécessaires pour ne pas que le fragile récipient volât en éclats, Nono abattit le verre retourné sur l'araignée qui n'avait toujours pas bougé, l'emprisonnant d'un coup, puis il le fit doucement glisser le long du mur en pierres apparentes, forçant

ainsi l'animal à glisser à l'intérieur où celui-ci, une fois au fond, pris de panique, se mit à bouger les pattes, tentant vainement de se raccrocher à la paroi du récipient, hélas trop lisse pour ce faire.

– Allez, cocotte, ne te stresse pas. Je ne te veux pas de mal. Je veux juste t'emmener loin d'ici, parce que tu sais, nous, on n'aime pas trop les araignées qui se baladent au dessus de nos têtes. Il s'adressait à l'animal comme s'il s'était agit d'un être humain et que celui-ci fût parfaitement apte à comprendre chacune de ses paroles. En effet, Nono n'avait jamais réellement apprécié les araignées, mais sans doute cela lui venait-il de sa mère dont le comportement pour le moins hystérique face à la moindre petite araignée l'avait influencé lorsqu'il était petit. Il avait bien sûr maintenant pris sur lui et pouvait se trouver en présence d'un arachnide sans éprouver un sentiment de peur incontrôlable. Il était même maintenant capable de prendre une araignée de petite taille dans sa main, mais n'envisageait toujours pas de prendre un jour sur le dos de sa main une terraphosa Blondi tout juste débarquée de son Amazonie natale et ne pouvait pas plus envisager d'approcher à moins de deux mètres une atrax robustus australienne, ces petites mygales dont, à la saison des amours, des milliers de mâles envahissent les maisons des habitants de Sidney, provoquant la mort de plusieurs de ceux-ci. Lui revenait également en mémoire un documentaire animalier qu'il avait eu le loisir de

visionner quelques temps auparavant, dans lequel on pouvait voir un japonais entraînant de grosses araignées, des néphiles, lui avait-il semblé, que le brave homme, peut-être un peu cinglé quand-même, soumettait à un entraînement intensif dans le but de leur faire affronter des congénères d'une région du Japon au climat subtropical, de la même espèce, mais encore plus balèzes que les siennes. « Les araignées samouraïs, » tel était le titre du reportage en question. On y voyait notamment l'homme en question rentrer chez lui, une de ses énormes araignées descendant de son énorme toile au ras de son nez, sans que cela l'émeuve le moins du monde, tandis que, poursuivant tranquillement son petit bonhomme de chemin, il sortit du terrarium dans lequel elle vivait le reste du temps, une mygale femelle tant dodue que velue qu'il donna à sa fillette de peut-être trois ou quatre ans, qui se mit à jouer avec la bestiole comme avec une sorte de peluche vivante. Rien que d'y repenser, un frisson glacé lui parcourut l'épine dorsale de haut en bas et il sentit en même temps chacun de ses poils se hérissier sur tout son corps.

Montrant fièrement au passage à sa femme la belle prise qu'il venait de faire et l'air franchement amusé par la moue de dégoût de celle-ci, qui ne laissait rien ignorer du sentiment de répulsion qu'elle lui inspirait, Nono se dirigea vers la sortie et, une fois parvenu à l'endroit le plus éloigné du terrain, rendit sa

liberté à la pauvre créature qui ne demanda pas son reste pour prendre la poudre d'escampette.

– Allez, ciao, dit-il, accompagnant ces paroles d'un geste d'adieu de la main. Et, s'il te plait, évite de revenir t'installer chez nous. On est sympas mais, tu sais, toi et tes congénères vous n'êtes pas les bienvenus. Tu m'en vois sincèrement désolé mais, surtout ne vas pas voir là une quelconque forme de xénophobie. Seulement, tu sais, nous ne sommes vraiment pas du même monde, et toute relation amicale se voit de ce fait exclue. Le mieux que nous puissions faire est donc de te traiter avec le maximum d'égards dont nous puissions faire preuve à ton rencontre et celle des représentants de ton espèce. Allez, sans rancune, hein ?

Tout en se disant que si Zaza l'avait surpris à parler ainsi à cette horrible bestiole elle aurait sûrement et inévitablement pensé que son pauvre mari venait de perdre la raison, Nono reprit tranquillement le chemin de la maison. Mais il n'aurait pu de toute façon lui en vouloir, car il aurait entièrement partagé cet avis.

*

* *

– Ça y est, j'ai rendue sa liberté à notre copine.

Il affichait un air satisfait de lui, comme s'il venait réellement d'accomplir une mission de la plus haute importance.

– Tu lui as fait un bisou au moins ? ironisa Zaza.

– Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Mais je lui ai dit que la prochaine fois il faudrait qu'elle veille à être rasée de plus près, sinon tout ce qu'elle pourrait espérer de moi serait au mieux une simple poignée de main, ou de patte, comme tu préfères.

Pour toute réponse, Zaza se contenta d'un « très drôle » dont l'intonation laissait plutôt penser le contraire.

Ignorant cette réponse ironique, Nono se dirigea vers elle d'un air empressé qui ne laissait planer aucune équivoque sur ses intentions.

– Oh, il est déjà cette heure là ! s'exclama Zaza, l'air faussement paniqué.

– Quoi, quelle heure ? Ah oui, se reprit-il, après avoir à son tour jeté un rapide coup d'œil au réveil qui, semblait-il, avait regagné sa place initiale, mais continuant tout de même à se diriger vers sa femme avec toujours ce même air sans équivoque quant à ses intentions. Et alors ? Il n'est pas si tard que ça.

– Il est tout de même dix heures. La boul....

– Eh bien oui, il est dix heures du matin, la coupa-t-il, et alors, où est le problème ?

– Eh bien le problème c'est que nous n'avons pas pris notre petit déj', nous ne sommes pas lavés ni habillés et qu'il faut que tu ailles chercher du pain avant qu'il n'y en ait plus chez le boulanger.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai encore jamais entendu une excuse à deux balles comme celle

là. Le boulanger aura toujours du pain, même si je n'y vais qu'à Midi.

– Mais qu'est-ce que tu en sais ? lui rétorqua-t-elle tout en repoussant à nouveau ses avances.

– Bon, d'accord. Je laisse tomber pour l'instant.

Il capitulait, dépité, se disant qu'il retenterait le coup quand il reviendrait de la boulangerie et tout en pensant à quel point sa femme était parfois difficile à cerner, mais d'après le peu d'expérience qu'il avait, il lui semblait que, décidément cette difficulté n'était pas l'apanage de son épouse. Il se dirigea alors vers la salle de bain, après avoir pris des habits propres ;

Zaza le suivit, toujours aussi peu vêtue et le rejoignit, prenant une pause volontairement provocante à seule fin de tester l'effet quelle produisait sur lui.

– Allez, ne fais pas la tête. Je te promets que plus tard on le fera, reprit-elle, adoptant à nouveau une pose sans équivoque.

Elle n'obtint pour toute réponse qu'un « dégage ! » assorti d'un lancé de gant de toilette mouillé qu'elle esquiva de justesse en refermant la porte contre laquelle le projectile s'écrasa dans une gerbe d'eau, avec un claquement sec et sonore qui lui fit penser que cela valait mieux qu'il fût allé s'écraser contre celle-ci que contre son visage.

Chapitre 1

Le grand jour

Nono, invité par la charmante hôtesse de l'air à descendre le premier, n'en fit rien, préférant laisser sa femme le précéder dans la descente de l'escalier qui leur permettait de descendre de l'avion qui les avait amenés jusqu'à l'aéroport du Caire qu'ils découvriraient maintenant. Il pourrait ainsi à loisir s'adonner à l'un de ses passe temps préférés, à savoir lorgner la chute de reins sexy de Zaza qui se terminait en une croupe encore bien rembourrée par des muscles fessiers toujours aussi fermes, malgré les années. Elle n'ignorait bien sûr rien du comportement pour le moins indiscret de celui-ci mais, loin de s'en offusquer, elle s'en amusait au contraire, flattée qu'elle était de voir qu'elle pouvait toujours exercer autant d'attrance sur lui, faisant par la même occasion la pige à cette poupée Barbie au rabais qui leur avait servi d'hôtesse de l'air.

– Tu crois que je ne t’ai pas vu ?

– Hein ? Nono feignait de tomber des nues, comme s’il ne voyait vraiment pas ce à quoi Zaza pouvait bien faire allusion.

– C’est cela. elle prit un air faussement agacé. J’avais oublié que tu étais innocent comme l’enfant qui vient de naître.

– Mais enfin qu’est-ce que tu racontes ?

Décidément, du moins était-ce l’impression de Zaza, il avait décidé de se payer sa tête jusqu’au bout et cela l’irritait particulièrement.

– Tu ne vois vraiment pas de quoi je veux parler ?

– Mais non, voyons.

Il avait maintenant accéléré la cadence et s’exposait à un surcroît d’irritation de la part de sa femme à son encontre.

– L’hôtesse de l’air, reprit-elle, tu n’as évidemment pas remarqué ses œillades, aussi discrètes, soit dit en passant, que le nez au milieu de la figure, tout comme ses sourires toutes dents dehors d’ailleurs. Non, bien sûr et puis tu vas où comme ça ? Tu as un train à prendre ?

Nono commençait à bouillir intérieurement, mais faisait des efforts surhumains pour ne pas laisser s’extérioriser l’irritation qu’il sentait peu à peu monter en lui.

– Mais enfin, s’exclama-t-il soudain, n’y tenant plus, ça y est, tu as décidé d’ergoter sur tout ? Pour l’instant c’est l’hôtesse de l’air, après ce sera peut-être

une serveuse de café ou une autre hôtesse au sol, qu'en sais-je après tout. Vivement qu'on rencontre une femme en burka, là au moins je n'aurai plus de problème, du moins je l'espère.

Se rendant subitement compte, au vu de l'exaspération de son mari, qui pourtant ne s'emballait pas facilement, qu'elle avait peut-être poussé le bouchon un peu loin, Zaza ne sut soudain plus quoi lui rétorquer. Elle prit alors l'air le plus malheureux qu'elle put et s'excusa, toute penaude.

– Je suis désolée, je ne voulais pas qu'on se dispute. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point je pouvais être agaçante.

Comme d'habitude, l'air dépité de son épouse avait attendri Nono et à nouveau il ne put lui en vouloir.

– C'est bon. On ne va pas se gâcher les vacances pour des broutilles de ce genre, mais, s'il te plaît, essaie de ne pas me soupçonner tout le temps de vouloir aller coucher avec toutes les jolies jeunes femmes que l'on va croiser sur notre chemin et qui auront eu le malheur de me regarder un peu trop gentiment ou de m'avoir adressé un malheureux sourire. Je m'attendais tout de même à un peu plus de confiance à mon égard de ta part.

Zaza acquiesça, une moue de petite fille venant de se faire réprimander par sa maman sur le visage, lui demandant seulement s'il voulait bien ralentir la cadence, car les quarante degrés annoncés par

l'hôtesse dans l'avion étaient bel et bien là et lui rendaient chaque pas un peu plus lourd au fur et à mesure qu'elle avançait.

*

* *

Comme pour leur précédent grand voyage, pour lequel ils avaient choisi l'Australie, à présent que leurs moyens le leur permettaient, Nono arborait à nouveau fièrement une tenue d'aventurier, sorte de rejeton issu du croisement pour le moins improbable entre *Indiana JONES* et *CROCODILE DUNDEE* où venaient aussi, on ne sait comment, s'ajouter quelques gênes d'*Allan QUATERMAIN*, mais qui ne le faisait nullement paraître ridicule, bien au contraire. Le short colonial couleur sable duquel sortaient des cuisses et des mollets solides et la chemisette assortie dont les deux boutons détachés du col laissaient apparaître la jointure des puissants pectoraux et dont les manches moulait les non moins puissants biceps, lui seyaient à merveille. Le chapeau australien en cuir marron, souvenir du précédent périple, qui le coiffait et dont il avait incliné le bord antérieur jusqu'à presque lui cacher ses yeux sombres, lui conférait cet air ténébreux généralement associé à ce type de personnage. Les chaussettes assorties au short et à la chemisette auxquelles s'ajoutaient les chaussures de randonnée en cuir beige complétaient